



SERMON

Sur ces paroles de Saint Iean,
Chap. 6. v. 45.

*Quiconque a ouy du Pere, & a appris,
vient à moy.*



P R E S auoir amplement
parlé deuant vous, mes Fre-
res, de ces deux sortes de mi-
sericorde de Dieu, que sa
Parole nous enseigne, dont
l'une, pour se faire sentir en
la remission des pechez, exige de ceux qui
les ont commis, la foy au Redempteur du
monde, l'autre se desploye à engendrer cette
foy en nos ames : Apres auoir monstré que
de l'une dépend la vocation extérieure des
hommes à salut, & que sur l'autre est fondée
l'élection qui produit la vocation intérieure
par l'efficace de la grace : Apres auoir bien
particulièrement déclaré comment cette vo-
cation externe qui conuie les hommes à re-
pentance, a esté fort inégalement dispensée,
Dieu s'estant contenté de la faire paroistre
aux nations dans les richesses de sa patience

& de sa longue attente, & ayant reuélé ses ordonnances à Israël ; puis ayant par les euenemens des choses esclairci les oracles qu'il auoit donnez en depost à la posterité d'Abraham, & publié son Euangile par le ministere de ses Apostres : Et finalement apres auoir monsté comment il a dispensé la predication de son Euangile parmi les nations, d'une façon en laquelle paroist vne fouueraine liberté, pour recueillir deça delà ses esleus qu'il a espars en diuers temps dans les differentes plages de la terre : Que nous reste-t'il plus pour mettre fin à ces exercices dont la matiere est vn peu extraordinaire depuis trois semaines en ça, sinon que nous disions quelque chose de cette autre sorte de vocation que Dieu exécute au dedans par la vertu de son Esprit, & monstions quelle est l'efficace de cette grace par laquelle il separe ses esleus du reste du monde ?

Or y a-t'il de la controuersé entre nous & ceux de l'Eglise Romaine touchât ce point, & la dispute en est venuë à certaines subtilitez deliées & speculations profondes, qu'il est vn peu difficile de faire entendre en cette nature de propos, qui doiuent estre populaires, & accommodées à l'intelligence de chacun. Mais neantmoins nous esperons que deux choses nous en faciliteront l'exposition, & à vous l'intelligence. L'une est que nous parlons à vn peuple qui doit estre sage & en-

tendu par la fréquence des exercices de pieté, qui luy exposent continuellement les matieres de la religion, esquelles ceux de profession contraire, pource qu'on ne les y instruit pas, se trouueroient esgarez, comme en vn pays estrange. L'autre, qu'il est question de l'efficace de la grace de Dieu en vostre vocation, de laquelle vous auez le sentiment en vos cœurs, de façon que vous deuez auoir vn ample commentaire à nos propos en vostre propre experience. Car ayans esté enseignez de Dieu, pourriez-vous rencontrer beaucoup de difficulté en l'explication des choses qui concernent cette admirable discipline par laquelle il allume sa connoissance en nos entendemens, & fléchit nos cœurs en son obeissance ? Nous aurions donc, si nous voulions estre exacts à examiner ce texte, trois choses principales à y considerer. Premièrement que c'est que venir à Christ. Secondement que c'est qu'oüir du Pere & apprendre. Et en troisiéme lieu, comment quiconque a ouy du Pere, & a appris, vient à Christ. Mais le premier de ces poincts est si clair que nous n'auons pas à y faire longue insistence.

En tout ce chapitre nostre Seigneur prend pour vne mesme chose, *venir à luy, croire en luy, le contempler, manger sa chair, & boire son sang*. Manger sa chair & boire son sang est entrer par la foy en la communion du sa-

crifice lequel il deuoit alors offrir , & quẽ depuis il a offert pour satisfaire à la justice de Dieu, pour la redemption du monde. Car il ajoũte incontinent , que le pain lequel il vouloit donner c'est sa chair, laquelle, dit-il, je donneray pour la vie du monde. Et cette maniere de parler est en partie prise de la similitude que les choses corporelles & les spirituelles ont ensemble. Pource que ce qu'est au corps la nourriture du pain & du vin, cela mesme est la mort de nostre Seigneur Iesus à l'ame. En partie aussi de l'occasion qu'on auoit présentée à Christ de parler ainsi, en faisant mention de la manne qui auoit esté mangée au desert par les Israélites. Car pour l'ordinaire, de ce qui se presentoit à ses yeux , ou se proposoit à ses oreilles, il prenoit occasion d'annoncer les choses appartenantes au Royaume des Cieux, & donnoit à la grace spirituelle dont il est autheur, les noms des choses dont il prenoit l'occasion de l'annoncer aux hommes.

Le contempler est entrer en la communion de toutes ces graces par l'entremise de la connoissance. Et est aussi cette maniere de parler prise en partie de la nature de la chose. Pource que la foy est vne lumiere de l'entendement, & l'office de l'entendement est de contempler & de connoistre les choses. En partie aussi de la figure du serpent d'ai,

rin esleué au desert, pour la guerison des Israélites blessez par les serpens bruslans. Car nostre Seigneur fait vne bien expresse mention de ce serpent au chapitre troisiéme de ce mesme Euangile, comme d'une figure par laquelle il estoit représenté, & quant & quant, la maniere par laquelle nous sommes faits participans de la vertu viuifiante qui est en luy. C'est que comme les Israélites estoient gueris en contemplant des yeux du corps le serpent esleué au desert, nous le sommes en contemplant des yeux de l'ame nostre Seigneur Iesus esleué en la Croix.

Le mot de croire n'a point besoin de particuliere consideration. Car est-ce pas celuy duquel l'Ecriture sainte se sert ordinairement pour exprimer la condition que Dieu requiert de nous en l'Euangile ? Et n'y a personne qui ne sçache que croire est estre persuadé de la verité d'une chose qui nous est proposée à entendre : mais, di-je, estre persuadé de la verité selon la nature de la chose mesme. Car autre est la persuasion que nous auons que l'eclipse du Soleil vient de l'interposition de la Lune entre luy & la terre ; Et autre celle que nous auons que Dieu est vne souverainement aimable, & à laquelle la creature doit la reconnoissance de tout ce qu'elle est. Cette premiere sorte de persuasion s'arreste là, & ne tire après soy aucune action en consequence. L'entendement

ayant trouué cette verité, se repose la dessus, & s'en contente. L'autre sorte de persuasion, si elle est telle qu'elle doit estre, tire apres soy necessairement l'amour de Dieu, & la deference que la creature luy doit rendre en & par dessus toutes choses. Or est nostre Seigneur Iesus, mort pour l'expiation de nos offenses, & ressuscité pour l'assurance de nostre justification, vn objet de cette nature, que la foy par laquelle on l'embrasse ne consiste pas seulement en quelque vague pensée de sa verité; mais est vne persuasion viue, profonde, qui descend si auant en l'ame qu'elle la penetre, qui tire apres soy toutes les affections & emmene prisonnieres toutes les pensées des hommes.

Venir à luy finalement est vne parole metaphorique pour la signification de la mesme chose : qui est aussi prise ; comme toute metaphore, de quelque similitude qui est entre la chose dont on parle, & celle dont on emprunte le mot. Car comme les hommes qui sont esloignez les vns des autres se conjoignent ordinairement par le moyen du marcher ; Dieu leur ayant donné comme aux autres animaux cette faculté d'aller & de venir, de reculer & d'aduancer selon la necessité des occurrences : Ainsi estans naturellement esloignez de nostre Seigneur Iesus, & separez de sa communion salutaire & viuifiante, il n'y a autre moyen d'en estre

faits participans que de le conceuoir comme il faut, & tel qu'il faut en nos entendemens, & le loger en nos ames par le moyen de la foy. Car nos ames ne peuuent auoir d'autres mouuemens propres pour s'en approcher que celuy de la connoissance, & de l'amour que la connoissance engendre. Il pourroit estre aussi que Christ auroit icy en quelque esgard à l'occasion presente. Car apres que nostre Seigneur eut dit plusieurs choses de soy par comparaison avec la manne, & enseigné qu'il est le seul vray pain descendu du Ciel qui donne la vie à ceux qui le mangent, & conuié ceux qui l'oyoiēt à venir pour le manger, promettant au reste qu'il ressusciteroit au dernier jour ceux qui seroient approchez de luy pour auoir part en sa vie, les Iuifs semirent à murmurer de luy & disoient, *N'est-ce pas icy Iesus le fils de Ioseph, duquel nous connoissons le pere & la mere? comment donc dit celui-cy, ie suis descendu du Ciel?* A raison dequoy Iesus respondit & leur dit: *Ne murmurez point entre vous. Nul ne peut venir à moy, si le Pere qui m'a enuoyé ne le tire.* Comme s'il vouloit dire. Je sçay bien que vous vous en irez incontinent en arriere. Et ne faudra pas s'en estonner. Il faut necessairement qu'il en arriue ainsi. Car si mon Pere ne besongne avec efficace dans les cœurs des hommes, ny ils ne suiuront point ma personne, ny ils ne pren-

dront point de gouſt en ma doctrine. Et allegue à ce propos ce qui eſt eſcrit dans les Prophetes. *Ils ſeront tous enſeignez de Dieu. Quiconque donc*, dit-il, *a ouy du Pere, & a appris, vient à moy.* Mais hors cela il eſt impoſſible qu'il en vienne aucun autre.

Pour donc venir au ſecond Poinct, il n'y a perſonne qui ne ſçache que c'eſt qu'oüir & apprendre. Et le texte s'explique icy de ſoy-mefme. Car apres auoir dit, *ils ſeront tous enſeignez de Dieu* ; Chriſt ajoûte, *quiconque donc a ouy du Pere, & a appris, vient à moy.* De ſorte qu'eſtre enſeigné, c'eſt oüir : & oüir & apprendre, eſt eſtre enſeigné. Et la raiſon de cela doit eſtre conſiderée. Dans les choſes humaines & naturelles ceux qui auroient les facultez de l'entendement fort excellentes, l'eſprit viſ & penetrant, la ratiocination vigoureuſe, & la conſtance grande en la contemplation, pourroient d'eux-mefmes beaucoup apprendre. Toutesfois pour ce que tout le monde n'a pas cette admirable force d'eſprit qui ſeroit neceſſaire pour approfondir les choſes de ſoy-mefme : & que quand on l'auroit, ſi ne paruiendroit-on pas à l'acquiſition des ſciences par cette voye là qu'avec beaucoup de peine, encore peut-eſtre ne les acquerroit-on qu'imparfaitement. Chacun premierement a fait ſes obſervations. Puis des obſervations différentes de pluſieurs ont eſté dreſſées les diſciplines & les

les arts. Et puis encore on a institué les moyens d'enseigner soit en particulier, soit en public; c'est à dire, de verser dans les esprits des auditeurs par l'entremise des oreilles, les remarques qui ont esté faites de la nature des choses par les deuanciers, & leur en donner l'intelligence, sans que d'eux-mesmes ils ayent la peine de les tirer des cachettes de la nature par la force de la contemplation: ce qui seroit vne voye, comme j'ay déjà dit, merueilleusement laborieuse & sujette à beaucoup de paralogismes. Mais dans les choses de la Religion Chrestienne, & qui appartiennent à l'Euangile de nostre Seigneur, cette sorte d'enseignement par les oreilles estoit absolument necessaire, voire eussions-nous les facultez naturelles de l'ame les plus excellentes qui se puissent imaginer. Car il n'est pas possible que l'homme, pour profondement qu'il medite, pour attentiuement qu'il vacque à la contemplation des œuvres de Dieu, peust deuiner que le Fils eternal deuoit descendre des cieux en la terre, prendre nostre nature humaine pour y souffrir la mort; & ressusciter glorieux apres auoir racheté le monde par ses souffrances. Il falloit que nous en fussions enseignez d'ailleurs, & que nous receussions ces choses là par les oreilles.

Mais comme ainsi soit, mes Freres, que pour apprendre il faille deux choses: l'une

R

est l'enseignement externe, qui propose par le dehors ce qu'il faut sçauoir ; l'autre est la faculté de l'esprit, qui rende celuy qu'on enseigne capable de le comprendre ; à raison dequoy les esprits esmouffez & demi-brutes ne comprennent rien aux sciences ; l'endotrinement externe ne nous est pas seulement nécessaire en la religion, il y faut quelque autre chose qui dispose au dedans les facultez de nos ames. Car l'experience nous apprend que si on ne fait rien sinon parler au dehors, le dedans ne s'en esmeut pas : ou s'il s'en esmeut, c'est, ainsi que parle le Prophete, comme vne chanson d'amourettes. Cela ne fait que toucher, s'il faut ainsi parler, la surface de l'ame seulement : comme si vous escriuiez en de l'eau, les caracteres incontinent s'effacent & se confondent. Et nostre Seigneur Iesus qui sçauoit bien le naturel de l'homme, represente cette dureté de son cœur d'une façon fort elegante. *Mal-heur sur toy, dit-il, Corazin, Mal-heur sur toy Bethsaïda : car si en Tyr & en Sidon eussent esté faites les vertus qui ont esté faites au milieu de vous ; ils se fussent il y a long-temps amendez avec sac & cendre. Matth. 11.* Car que pensez-vous qu'il vueille dire là, mes Freres ? Ne croyez pas qu'il vueille attribuer aux Tyriens & aux Sidoniens quelque vertu de croire en l'Evangile s'il eust esté presché entr'eux, ou aux miracles de Christ s'ils les

eussent veu faire. Tant s'en faut. Il exagge-
re en ces mots la dureté de leurs cœurs : mais
en leur comparaison, par vne maniere de
parler hyperbolique, il taxe la dureté des
cœurs des Iuifs encore dauantage. Car c'est
comme quand voulant reprocher à quelcun
qu'il a vn esprit impitoyable, nous disons,
si j'auoy autant supplié vn Turc ou vn Bar-
bare, je l'auroy fléchi. Ou comme quand vn
maistre veut reprocher à son disciple que
toute la diligence qu'il employe à l'ensei-
gner est inutile, à cause de son peu de me-
moire & d'entendement, il dit, si j'auoy au-
tant de fois repeté cette leçon à vn cheual, il
l'auroit entenduë & retenuë. Ce n'est pas
que nous pretendions recommander ou l'hu-
manité des Turcs, ou la capacité des che-
uaux à apprendre les lettres : mais, comme
j'ay dit, nous voulons exaggerer par cette
comparaison les vices de ceux à qui nous
auons à faire. Car au reste les Tyriens & les
Sidoniens non seulement estoient de mesme
nature que les Iuifs : mais encore en leur vie
externe il y auoit sans doute vn desborde-
ment plus estrange. Afin donc que cette di-
uine doctrine de la Croix de Christ entre
dans nos entendemens, il faut que l'Esprit
de Dieu y agisse, voire y agisse de telle façon,
y desploye vne telle puissance, qu'il n'en ar-
riue pas comme aux mauuais escoliers, à qui
on dit cent fois vne chose, & si ne la com-

prennent-ils pas; ou s'ils la comprennent superficiellemēt aujourd'huy, demain ils l'auront oubliée ; mais que ces celestes enseignemens s'engrauent tres-profondement , & que les traits en demeurent tout à fait ineffaçables. C'est pourquoy le Prophete , & apres luy nostre Seigneur Iesus, appelle cela, *estre enseigné de Dieu , & apprendre de luy* : pour opposer le ministere des hommes à l'efficace de l'Esprit. Car les hommes parlent au dehors , mais c'est pour néant si Dieu n'y opere. Ne leur donnez pas seulement la parole, mais faites les tonner, & si vous le voulez ainsi, que les flammes & les esclairs accompagnent leurs voix , les cœurs des hommes pourtant n'en sentiront iamais aucun bon mouuement , si Dieu mesme au dedans ne les amollit & ne les ploye en son obeyssance. Car naturellement l'aveuglement de nos esprits est merueilleusement espais. Et quand il ne le seroit pas tant, (quoy que l'experience de l'incredulité du genre humain montre assez quel jugement on en doit faire) la corruption de nos affections est telle qu'il n'y a que cette seule puissance par laquelle Dieu a créé le monde, & ressuscité les morts , qui puisse apporter en nos esprits la chose nécessaire pour estre conuertis par la parole.

Mais il est icy singulierement à remarquer , que l'Apostre appelle cela ouïr & apprendre du Pere. C'est à dire, que cette opé-

ration de Dieu se fait ou entierement ou principalement sur les entendemens des hommes, afin de leur faire voir l'excellence de la doctrine qui leur est proposée ; & par le moyen de cette veüe , c'est à dire de cette connoissance, emmener toutes les pensées des hommes prisonniertes sous l'obeyssance de Christ, & se rendre absolument le maistre de toutes les affections de nos ames. Car le mot, *apprendre*, represente vne chose qui a sa relation à l'intelle& ; & celuy *d'oïr*, estant, comme on parle, metaphorique, à cause de la ressemblance qui est entre les sens du corps & les facultez de l'esprit, ne peut estre reduit à sa signification propre, qu'il ne signifiela comprehension de l'entendement, & cette puissance de nos ames par laquelle nous receuons les images des choses qui nous y sont portées : comme nous receuons les sons & jugeons de leurs diuerfes qualitez par les oreilles.

Et de vray, mes Freres, si vous regardez les façons de parler desquelles l'Ecriture sainte se sert pour représenter la maniere en laquelle Dieu opere la conuersion des hommes, vous verrez qu'elles ont presque toutes leur rapport à ce que nous appellons l'intelligence, soit que ces façons de parler soient propres, soit qu'elles soient figurées. L'Euangile est appellé vne science, *Luc 1. 77.* vne sapience, *1. Cor. 30.* vne lumiere,

R 3

Jean 8.12. Quelle autre faculté en l'homme est destinée à la comprehension de la science, & à l'acquisition de la sapience que l'entendement? Et comment se peut voir la lumiere que par les yeux? Et qu'est-ce l'œil au corps, sinon ce qu'est l'intelligence en l'ame? Ce par quoy nous receuons l'Euangile, est appellé l'entendement, *Rom.* 12. 2. la raison, *Rom.* 12. 1. les yeux de l'entendement, *Eph.* 1. 18. l'esprit de l'entendement mesmes, *Eph.* 22. 23. la veüe, *Jean* 6. 40. l'ouïe, *Jean* 6. 45. le flair, 2. *Cor.* 2. 14. le goust, 1. *Pier.* 2. 3. les sens, *Heb.* 5. 14. les sens exercez à discerner le bien & le mal, voire les sens qui par l'exercice ont acquis vne habitude qui rend leurs fonctions & leurs operations plus faciles & plus seures. Or l'operation de l'entendement consiste à contempler, à entendre, à connoistre, à comprendre la verité des choses, & à en estre persuadé apres l'auoir comprise Et quant à l'operatiō des sens sur les objets qui leur sont destinez selon nature, elle consiste en la distinction & discretion des qualitez des choses, desquelles, chacun selon sa constitution, ils ont quelque espee d'intelligence. L'action de la grace de l'Esprit de Dieu sur celuy de l'homme s'appelle reuelation, *Gal.* 1. 16. illumination, *Eph.* 1. 18. ouuerture de cœur pour entendre & pour croire, *Act.* 16. 14. lumiere que Dieu fait resplendir au milieu des tenebres, *Cor.* 4. 6. transport du

royaume de tenebres au royaume d'une mer-
ueilleuse lumiere, *Coloss. 1. 13.* & d'autres
manieres de parler semblables, qui toutes
ont leur rapport à cette partie de nos ames
la plus excellente de toutes, qui void, qui
entend, qui comprend, qui conçoit la verité
des choses qui luy sont proposées. L'action
de nos esprits ainsi touchez & illuminez de
la grace secrette de l'Esprit de Dieu, s'appelle
intelligence, *1. Cor. 2. 14.* comprehension,
Ephes. 3. 16. connoissance, *2. Pier. 1. 2.* con-
noissance par la perception du sentiment,
Phil. 1. 9. & finalement de ce nom de foy; qui
sont toutes paroles dont les choses ont leur
necessaire relation à la mesme faculté
de nos ames. Et l'estat de l'homme converti
par l'efficace de l'Evangile s'appelle 'sagesse,'
renouellement de l'entendement, renouel-
lement de l'esprit de l'entendement, & de ce
mot de repentance, qui en la langue originelle
du Nouveau Testament, signifie vn chan-
gement introduit en l'entendement, qui de
tenebreux & ennemi de la clarté qu'il estoit
auparavant, devient lumineux, & capable de
côduire les affections, & les appliquer à cho-
ses belles & hōnestes. Au lieu que l'estat op-
posé s'appelle tenebres, *1. Jean 2. 9.* ignorāce,
Ephes. 4. 18. folie, aveuglement, *Prouer. 1. 22.*
cœur destitué d'intelligence, *Rom. 1. 21.* dispo-
sition de l'ame qui ne discerne rien, & ne
connoist point la difference qui est entre les

choses, & de ce nom qui represente le cal & les duretez qui s'engendrent sur les organes des sens, & quiles rendent hebetes en leurs sentimens, & incapables de discerner les qualitez de leurs objets. *Ephes. 4. 18. Rom. 11. 25.* En vn mot l'Apostre décrit ainsi l'estat des Gentils, *qu'ils ont cheminé en la vanité de leur pensée : Ayant leur entendement obscurci de tenebres, & estans estrangers de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux, par l'endurcissement, 2. Cor. 3. 14.* ou, comme Calvin le tourne, *par l'aneuglement de leur cœur.* Car de vray l'Apostre dit ailleurs, que les entendemens de ceux qui rejettent l'Evangile, sont endurecis. C'est à dire, qu'il s'est fait vn cal dessus, comme vne taye espaisse sur les yeux, qui leur oste la connoissance des choses, & la jouïssance de cette belle lumiere Euangelique.

Mais il est temps de voir en troisiéme lieu quelle peut estre l'efficace de cet endoctrinement; & c'est proprement icy le Point de la controuerse. Car nostre Seigneur disant, que quiconque a ouy du Pere, & a appris, vient à luy, monstre qu'il n'y a aucun de ceux qui sont ainsi enseignez de par Dieu, qui ne vienne à Christ, c'est à dire, qui ne croye. Et cependant nos aduersaires de l'Eglise Romaine, & ceux qui en ces choses sont de mesme sentiment avec eux, disent que cet endoctrinement dont parle icy nostre

Seigneur, met l'ame del'homme en tel estat qu'elle peut croire si elle veut : mais que puis apres il depend del'homme de se determiner, comme on parle, de soy-mesme. Et qu'ainsi ce que nous pouuons croire, vient de Dieu, mais que ce que reellement & de fait nous croyons, vient de ce que l'homme estant mis par la grace de Dieu en cette indifference, se porte de soy-mesme à croire. De sorte que là où deux hommes ont esté également enseignez de Dieu, ce que l'un croit & l'autre ne croit pas, cela ne peut estre imputé qu'à la liberté de sa volonté, qui a ainsi voulu user de cette illumination qui luy a esté ottroyée. Et pensent en cela parler conuenablement à la nature de l'homme, & à la raison. Auparauant donc que d'apporter les passages de l'Ecriture necessaires pour decider la question, suiurons-les vn peu par la voye de la raison, & voyons si leurs discours s'accordent avec elle. Et cela en examinant premierement si ce qu'ils disent peut estre vray, que c'est la volonté qui nous determine à croire. Puis apres, s'il est possible que la volonté soit mise en cette indifference de croire ou de ne croire pas. Et finalement, posé le cas qu'elle y peust estre mise, à qui doit estre donnée la gloire de l'auoir déterminée, & de la balance en laquelle elle estoit, l'auoir fait encliner plustost d'un costé que de l'autre.

Quant au premier donc , nous vous auons déjà dit que croire est estre persuadé de la verité de quelque chose ; de sorte qu'à proprement parler , le croire a son siege en l'entendement , comme tout ce que nous auons deduit cy-dessus le monstre necessairement. Aussi est la verité le propre objet de l'intellect, qui luy est destiné par Dieu , & par la nature mesme des choses. La volonté donc à proprement parler ne peut pas croire. Le croire, comme nous verrons tantost , agit bien necessairement sur la volonté. Mais de soy ce ne peut estre la volonté qui croye. De sorte que si la volonté determine l'homme à croire, il faut que ce soit qu'elle commande à l'entendement de receuoir & d'embrasser cette verité. Ramenons donc vn peu cela à l'experience. En conscience croyons-nous quelque chose purement & simplement pource que nostre volonté nous ordonne de la croire ainsi ? Croyons-nous pour autre consideration que pource que nous voyons en la chose des raisons de verité qui nous persuadent ? Nous voyons bien des gens qui disent, je veux croire cela. Mais cette maniere de parler ou signifie seulement , je veux faire profession exterieure de le croire, encore que veritablement & au fonds du cœur je ne le croye pas, & que mon entendement me dise assez de raisons au contraire : ou simplement, je n'en veux pas disputer, & sans exa-

finir si la chose est vraye ou non, je la passe sous silence, estant indifferent ou à mes affaires, ou à mon propos, & par consequent à mon esprit. Mais, mes Freres, ceux qui ne croiroient point en l'Evangile autrement que de cette façon là, penseroit-on qu'ils y creussent ? Est ce croire en Iesus-Christ que de le suiure du corps seulement, & au reste le rejeter de l'esprit, ou au moins le tenir en indifference ? Certes, de gens qui croient absolument & veritablement, c'est à dire, qui soient profondement persuadez de la verité de quelque chose, pource qu'ils le veulent ainsi, il ne s'en est iamais trouué aucun au monde. Et s'il estoit en la puissance des hommes de commander ainsi à leur entendement de croire ou de ne croire pas, combien y a-t'il de choses vrayes que nous ne croyrions pas pource qu'elles nous sont importunes & fascheuses ? combien de fausses que nous croirions volontiers, & nous les persuaderions malgré nous, pource qu'elles nous agréent ? Je ne pense pas qu'il y eust aucun pauvre qui ne voulust croire qu'il est extremement riche & à son aise, afin de se deliurer del'ennuy que luy donne la pauvreté.

S'ils disent que les commencemens de la foy induisent la volonté à faire que l'homme s'applique à considerer plus attentiuement de l'entendement la doctrine de l'Evangile,

afin de l'approfondir davantage pour se la persuader de plus en plus, & establir plus fermement en soy-mesme cette creance; ils disent bien ce qui arriue à la verité, mais ils renuerfent leur doctrine de fonds en comble. Car cette premiere creance qui a excité la volonté, n'est pas venuë de la liberté de la volonté mesme; elle est venuë de ce qu'il est entré des raisons en l'entendement, qui bien qu'elles n'ayent pas esté capables de le persuader si profondement comme il desire, ont esté suffisantes pourtant pour exciter en luy quelques bons commencemens de la foy, & l'ont fait entrer en vne bonne opinion de l'E-uangile, d'où est né le desir de le connoistre plus auant, afin d'en tirer dela consolation & de la joye davantage. Et ce progres de la foy qui se fait apres par la consideration plus attentiuë du salut, par l'ouye de la Parole de Dieu, par la meditation diligente de la chose mesme, ne vient pas proprement de ce que l'homme par sa volonté a resolu de s'y appliquer, mais de ce que l'entendement s'y estant ainsi appliqué, il ya reconnu de la verité davantage. Comme si vn homme a trouué vn bon diamant, qui luy semble bien vn bon diamant à la verité, mais neantmoins il n'en est pas si pleinement asseuré qu'il desire pour en auoir vne solide joye: ce que d'abord il l'a creu vn bon diamant, ne vient pas de l'empire de sa volonté, & de ce qu'il a voulu le croire,

mais de ce qu'il y a veu vn beau feu , vne belle lumiere. Et cela l'a pû exciter à l'examiner de plus près, à le considerer avec plus de soyn, à le mettre aux espreuues necessaires, à le parangonner avec d'autres diamans, de la comparaisson desquels il puisse tirer plus de certitude de ce qu'il cherche. Que si puis apres il vient à se confirmer en cette creance de plus en plus, cela ne vient pas de l'empire de sa volonté qui l'ordonne ainsi à son entendement, mais de ce qu'il a rencontré en son diamant tant & tant de marques de bonté , qu'il ne reuoque point en doute que ce ne soit vn precieux joyau, qui luy a esté mis en main par la prouidence diuine. En vn mot, c'est renuerfer l'ordre que Dieu a mis entre les facultez de l'homme. Car c'est à l'entendement à commander aux appetits, & à la volonté à dépendre de son ordonnance. A raison dequoy il est appellé par les Grecs, le gouuerneur, entre les facultez de l'ame.

De plus, posé le cas que la volonté ordonne quelquesfois à l'entendement, & que l'ordre de ces puissances se renuerse ; je demande pourquoy elle commande à l'entendement de croire ? Est-ce pource que l'Euangile luy semble veritable pour estre creu, & quant & quant vtile pour estre receu, comme proposant & presentant l'esperance indubitable de la vie ? Nenny. Ce seroit encore renuerfer

d'une autre façon l'ordre & la nature des choses. Car il n'appartient pas à la volonté de juger de la vérité & de l'utilité d'aucun objet, c'est à l'entendement seulement. Et si elle ordonnoit de croire pource qu'elle juge l'Evangile véritable & nécessaire, elle se mettroit en la place de l'entendement, à qui seul il conuient de prononcer sur la nature des choses. Est-ce donc pource qu'il plaist ainsi à la volonté sans en alleguer autre raison ? Il semble qu'ils le veulent dire à la vérité ainsi. Mais en le disant ils commettent contre la raison diuerfes impertinences. Car en premier lieu, si nous demandons pourquoy il a ainsi pleu à la volonté, répondrôt-ils encore que c'est pource qu'il luy a pleu ? Ce seroit aller à l'infini. Car nous repeterions encore nos demandes & eux leurs réponses, & n'arriuerons jamais à aucun terme de répondre & d'interroguer. Il faut donc nécessairement qu'ils dient que la volonté n'a point de raison de cette sienne action, & de ce commandement qu'elle fait à l'entendement. Or est-ce vne chose merueilleuse, que l'homme que Dieu a doué de raison & d'entendement expressement afin de comprendre les motifs de ses actions, & en cela l'a tiré du pair des creatures brutes & destituées d'intelligence, fasse quelque chose sans en auoir aucune raison. Nous voyons à la vérité quelques gens qui ne rendent

point de raison de leurs actions , comme les Princes absolument souverains ; & pour des causes entierement differentes, les enfans, & les fols. Mais ce que les Roys ne rendent point de raisons , ce n'est pas qu'ils n'en ayent point pourtant : c'est qu'il n'est pas expedient qu'ils les descourent. Cela, peut-estre, diminueroit de la hauteſſe de leur Majesté , & de leur autorité royale. Et puis apres , ce n'est pas à leurs sujets d'examiner & de s'enquerir , si les raisons qu'ils ont de leurs actions sont bonnes ou mauuaises. Ce que les enfans n'en alleguent point , c'est qu'ils ne sont pas encore venus en aage d'vser de la raison ; ou que s'ils ont quelques petites raisons de leurs actions , ils ne les peuvent pas dire. Mais que ce soit la nature de l'homme d'agir par la conduite de la raison & par son ordonnance, il en appert assez parce que les petits enfans mesmes, esquelz il y a plus d'esperance pour l'aduenir , sont ceux qui s'enquierent le plus de la raison des actions qu'ils voyent faire aux autres. & qui en demandent le pourquoy. Et si on leur respond seulement , c'est que je le veux ainsi, l'autorité de ceux qui parlent les estonne , mais la response ne satisfait pas à leur esprit, & ne remplit pas le desir qu'ils ont eu d'en entendre la cause. Pour les fols, ce seroit folie de chercher en eux de la raison. Car s'ils en auoient ils ne seroient pas

fols, puisque la folie consiste au renuement de la raison mesme. La volonté donc quand elle ordonne à l'entendement de croire en l'Evangile de Christ, ou quand elle induit l'homme à le recevoir par foy, agit-elle de la mesme façon qu'agissent les fols qui ont perdu la raison, ou les enfans en qui la raison ne joue point encore ?

Mais finalement, posé le cas que les hommes agissent quelquesfois sans raison; certes au moins [faudroit-il que ce fust en choses de merueilleusement legere consequence. Où il est question de choses importantes, des biens, de l'honneur, de la vie, on ne se contente pas d'une raison, il en faut avoir beaucoup pour se résoudre à faire une action de cette importance. En l'Evangile donc, où il est question de Dieu, où il n'y va de rien moins que du salut & de la damnation eternelle de nos corps & de nos ames, est-il imaginable que nostre volonté se puisse mouvoir sans raison ? Que l'homme, di-je, se resolve à l'un ou à l'autre de ces partis avec des lunettes ou à tâtons, sans en pouvoir alleguer, sans en sentir en soy-mesme aucune cause ? Car si on dit icy qu'elle suit l'invitation des raisons que l'entendement luy montre, cela ne résoudra pas la difficulté. Pource que quoy que ç'en soit, selon eux, toutes ces raisons de l'entendement n'ont autre vertu que de mettre la volonté en indifférence. Or nous cherchons

cherchons ce qui la tire de cette indifférence là, & qui l'induit plutôt à suivre les raisons qu'à ne les suivre pas. Et en suivant pied à pied les hypothèses de ces gens, jusques icy nous n'en auons sçeu trouuer aucune. De sorte que nous trouuons bien la raison pourquoy l'entendement inuite plutôt la volonté à se tourner de ce costé là que de l'autre : mais non de ce que la volonté obtempere à ces inuitations, c'est à dire en vn mot, de ce que l'homme embrasse l'Euangile. Mais cela nous tire trop loin. Voyons plus brièvement quelle peut estre cette indifférence, en laquelle on s'imagine que l'illumination de la grace de Dieu met la volonté de l'homme.

Nous parlons icy, mes Freres, non des fols & des enfans, comme nous vous disions tantost ; mais de gens qui vsent de la raison : & encore de gens esueillez & capables des actions humaines, en qui la raison n'est pas assoupie par le sommeil, ou par quelque autre chose de cette nature. A des gens doncques ainsi faits, on propose d'un costé Dieu, & de l'autre son ennemi : à la droite la pieté & la vertu ; à la gauche l'impiété & le vice : là haut le Paradis ouuert, icy les enfers qui s'entre-baillent. Et nous supposons qu'ils ont l'entendement illuminé par la grace de l'esprit de Dieu, pour connoistre la verité de ces choses, & en iuger conuenablement à leur nature. En conscien-

ce, mes Freres, se peut-il imaginer que la volonté demeure là balancée en indifference? Qui est l'homme, si quelque maniaque passion ne le possède, ou si quelque desespoir ne le transporte hors de soy-mesme, qui voyant euidentement la vie & la mort deuant luy, dont on luy donne l'option, ou choisisse plustost de se perdre, ou demeure vn moment seulement à consulter quel parti il doit prendre? Certes, où deux partis sont à peu près également auantageux, il y a lieu à deliberation. Mais où l'on montre d'vn costé vn vn grand & excellent bien, & de l'autre vn mal irremediable, là auons nous accoustumé de dire qu'on ne delibere point; le bien l'emporte à la balance sans aucune apparence de contraste.

Au reste, comment est-ce que ceux qui se vantent de la raison ne l'escoutent point en cette dispute? Car s'ils la consultoient bien comme il faut, ils trouueroient en elle assez de quoy se cōtenter. Tout le monde accorde que c'est naturellement & necessairement que les hommes aiment leur souuerain bien, & qu'il est impossible qu'ils ne l'aiment. L'erreur consiste à le choisir. Car les vns l'establisent en la volupté, les autres dans les richesses, les autres en l'honneur, les autres en quelque vaine image de la vertu, qu'ils ne voyent que je ne sçay comment au trauers d'vne nuée. Mais en quoy que chacun selon

son jugement le colloque, il est absolument inévitable qu'il ne l'aime. Posé donc que Dieu revele par la puissance de son Esprit à nos entendemens, comme certes il le fait en tous ses élus, que nostre souverain bien gist en nostre Seigneur Iesus, liuré pour nos offences, & ressuscité pour nostre justification, sera-t'il pas nécessaire & inévitable que nous aimions le Seigneur Iesus Sauveur & Redempteur du monde ? Et de dire icy que nostre Seigneur Iesus n'est pas le souverain bien, mais le moyen de parvenir au souverain bien : que les hommes aiment nécessairement leur souverain bien à la vérité, mais que la liberté paroist à choisir les moyens par lesquels on y arriue, c'est vn eschappatoire inutile. Car, bien : que nostre Seigneur manifesté en l'Evangile soit seulement le moyen pour parvenir au souverain bien. Tant y a que c'est le seul & vniue moyen, & il n'y en peut auoir d'autre. Si donc le S. Esprit nous illumine en la connoissance de nostre souverain bien, & si le mesme Esprit nous donne clairement & certainement à connoistre que Christ est l'unique moyen d'y parvenir : il n'est pas plus indubitable que nous aimerons le souverain bien qui nous est reuelé, qu'il est certain & nécessaire que nous aimerons l'unique moyen qui y mene. Car il y peut auoir de la consultation où il y a plusieurs moyens qui sem-

blent également commodés. Mais où il n'y en a qu'un, la même nécessité qui nous détermine à l'amour du souverain bien, nous porte à suivre l'unique moyen qui nous en met en jouissance. Et si un homme avoit fermement établi son souverain bien en la richesse, & que quant & quant son entendement luy dictast très-certainement qu'il n'y a autre moyen de devenir riche que de naviguer en Orient ; il est absolument impossible que cet homme là ne s'embarque, s'il en a la commodité, pour grands que soient les périls qui pourroient se rencontrer en la navigation des Indes. Et notamment encore s'il avoit, comme nous avons en l'Evangile, des promesses certaines & invariables de surmonter tous périls, & d'eschapper enfin toutes mauvaises rencontres. Partant l'illumination de l'entendement, telle que nous la presupposons, & cette indifférence que ceux de Rome s'imaginent, sont choses entièrement incompatibles.

Mais posons le cas encore qu'un homme peut estre mis en telle occurrence en indifférence. Je di que quand il est question de l'Evangile, cette indifférence ne peut estre sinon un grand péché contre Dieu. Car si une femme estoit d'un costé sollicitée par un adultère, & de l'autre invitée par la considération de la crainte de Dieu, de l'honneur, de la chasteté, & de la foy qu'elle doit à son

may ; peut-elle demeurer tant soit peu en indifférence à consulter entre ces deux, & à contre-peser la pudicité avec l'adultère, sans se montrer indigne de la louange de chasteté que l'on donne aux honnestes femmes ? Dans les choses esquelles on ne regarde que l'utilité, on peut bien consulter & se tenir quelque temps en l'équilibre de l'indifférence, comme on parle, iusques à ce qu'on ait reconnu de quel côté il y a plus d'avantage. Mais dans les choses où il y va de la piété envers Dieu, de l'honnesteté & de la vertu, où Dieu nous a manifesté nostre devoir, comme nous le presupposons icy, & où nous le voyons clairement & distinctement par la revelation de son Esprit, désormais le consulter & le deliberer ne peut estre sans crime. La grace de Dieu donc nous est elle communiquée pour nous laisser en nostre peché ? N'en auons nous autre avantage ? Et que yeuillent donc dire ces mots, que c'est luy qui nous regenere, qui nous viuifie, qui nous reforme, s'il se contente de nous laisser en l'entre-deux de cette consultation, qui ne peut estre autre que criminelle ?

Au fonds, outre toutes les raisons que nous auons alleguées cy-dessus, il est impossible que ce soit la volonté qui se tire de soy-mesme hors de cette indifférence pour embrasser l'Euangile. Ce que vous jugerez assez si vous considerez ces deux choses. La pre-

miere est, qu'Adam estant aut resfois en estat d'integrité, & neantmoins en vne condition muable, pour entier qu'il fust, la tentation n'a pas laissé de le corrompre, & l'a fait passer de cette bonne constitution en vne mauuaise. Si donc l'homme estant en vne bonne constitution n'a pû s'y maintenir, comment est-ce qu'estant en vne mauuaise, (car nous auons veu que cette indifferencel'est) il passera de soy-mesme, & par la seule liberté de sa volonté, en vne bonne? Les tentations sont-elles à cette heure moins puissantes qu'autresfois? Le diable est-il moins vigilant à prendre les occasions de nous subuertir? Et quand cette indifferenc ne seroit point si mauuaise qu'elle est, seroit-il pas plus aisé à l'ennemi de tirer à soy la volonté, quand elle branle encore irresoluë entre les deux partis, qu'il ne luy a esté autresfois de tirer la volonté d'Adam au mal, du bien vers lequel elle estoit déjà excellemment déterminée? L'autre chose est, que nul ne doute que l'homme n'ait de soy-mesme de mauuaises habitudes en la volonté, comme l'auarice, l'ambition, & en vn mot les inclinations merueilleusement violentes à toutes autres choses mauuaises. Je demande donc, si quand Dieu par l'illumination de l'entendement met la volonté en indifferenc, ces mauuaises habitudes sont corrigées, ou non. Car si elles sont desja corrigées, veu que la san-

Sanctification de l'homme consiste en la correction & amendement des mauuaises habitudes de la volonté, l'homme sera sanctifié auparavant que d'auoir creu : car celui-là n'a pas creu qui est encore en indifference. Or est-ce chose prodigieuse en la Theologie qu'un homme soit sanctifié auant qu'auoir la foy. Si elles ne sont point encore corrigées, veu que s'il y a chose aucune qui selon nature soit capable de determiner la volonté, ce sont les habitudes dont elle est imbuë de longue-main, & que les mauuaises notamment la tiennent comme liée sous leur joug, comment est-ce que d'elle-mesme elle se pourroit determiner au contraire ? Est-ce pas le propre des habitudes d'encliner les facultez aux choses qui leur conuiennent de nature : si elles sont bonnes, aux choses bonnes, si elles sont mauuaises, aux mauuaises ? La volonté donc estant sous l'empire de si mauuaises habitudes, comment est-ce que de foy-mesme elle se pourroit porter à l'autre parti ? Tant s'en faut que cela se puisse faire, qu'il est mesme impossible, tandis qu'elle demeure sous l'empire de ses mauuaises inclinations, qu'elle puisse se mouuoir pour paruenir iusques à cette pretenduë & imaginaire indifference. Il faut donc necessairement, mes Freres, que si la volonté passe de ces mauuaises habitudes à quelque indifference, & de cette indifference, quelle qu'elle peult estre, à la foy,

que cela vienne d'ailleurs que du propre mouvement de la volonté, c'est à dire, de quelque puissance qui soit au dessus d'elle qui l'emporte. Or quelle peut estre cette puissance sinon celle de l'esprit de Dieu ? Et c'est icy, mes Freres, où il faut que la raison se taise, & que l'Ecriture sainte parle, & nous apprenne ce qu'il en faut croire.

Et premierement il faut icy bien distinguer entre l'action mesme du croire, & la vertu par laquelle nous croyons, & à qui la louange en doit estre pleinement renduë. Car l'action mesme de croire, est de nos entendemens. Ce sont les hommes qui croient, ce n'est pas Dieu qui croit en eux : comme ce sont les hommes qui se repentent, qui sentent leurs pechez, qui ont regret, qui pleurent & qui gemissent par la connoissance de leur misere, qui goustent aussi la consolation, & se resjoüissent par l'assurance de la misericorde. Aucune de ces choses ne peut convenir à Dieu : mais à luy seul appartient de donner la vertu qui les produit dans les hommes. Comment donc parle l'Ecriture ? Soit qu'elle se serve de manieres de parler propres, soit qu'elle en employe de figurées, elle attribué toujours, non le pouuoir si nous voulons, mais l'effet mesme du croire, à la grace diuine, comme à la cause dont elle est vniquement produite. L'Apostre escriuant aux Ephesiens, chap. 2. vers. 8. ne dit pas que

Dieu nous donne de pouuoir auoir la foy si nous voulons, mais absolument, *que la foy est un don de Dieu*. Ni que c'est par l'excellente grandeur de la puissance de Dieu enuers nous que nous pouuons croire si nous voulons, mais que reellement & de fait *nous croyons selon l'excellence de la puissance de sa force*, Ephes. 1. 19. Aux Philippiens, 1. 29. il ne dit pas qu'il nous a esté gratuitement donné de pouuoir croire, mais qu'il nous *a esté donné de croire en Christ* : & que c'est Dieu qui produit en nous, non le pouuoir vouloir, & le pouuoir parfaire, s'il nous plaist ainsi, mais *le vouloir & le parfaire, selon son bon plaisir*. Phil. 2. 13. Qu'est-ce donc, mes Freres, que l'Apostre appelle *le vouloir*? Sont-ce les premiers mouuemens de nos esprits enuers nostre Seigneur, quand la grace le nous a reuelé, mais encore foibles & languissans, & qui ne paruiennent pas à vne foy & à vn amour qui merite ce nom d'aimer & de croire? C'est si nous en croyons Saint Paul, Dieu qui en est l'auteur. Ainsi *le parfaire* sera l'accomplissement, qui selon luy viendra encore de l'efficace d'une mesme grace. Est-ce croire tout à fait, & aimer de mesmes le Redempteur? *Parfaire* ainsi sera perséuerer : & partant nous aurons d'une mesme grace de Dieu la foy & la perséuerance.

Or ne faut-il pas penser *eschapper la*

force de ces passages en disant que la foy est vn don de Dieu, pource que sans l'illumination de l'entendement, & l'efficace de la grace, qui a mis la volonté en indifférence, elle ne s'y pourroit mettre d'elle-mesme. Car s'il n'y a rien dauantage, nous tiendrons bien ainsi l'indifférence de la grace de Dieu : mais quant à cette détermination de nos esprits qui les en tire hors, nous l'aurons de nous-mesmes. Or est-ce non en l'indifférence que consiste le croire, mais en ce mouvement de nos ames, qui de cette balance en laquelle elles estoient, selon nos aduersaires, suspenduës auparauant, les incline reellement du costé de l'Euangile. Que si Dieu peut estre dit auteur de la foy pource qu'il a mis la volonté en indifférence, quoy que quant à elle, elle se soit déterminée de sa propre liberté, pourquoy ne sera-t'il pas dit l'auteur de l'incrédulité, si par cette mesme liberté, de cette indifférence en laquelle elle estoit, elle se détermine à rejeter l'Euangile ? Autant certes, ou aussi peu, Dieu aura-t'il esté l'auteur de l'vn mouvement que de l'autre. Mais quoy ? nous ne cherchons pas icy vne telle quelle chetive raison, pourquoy Dieu puisse estre dit en quelque façon auteur de nostre foy. Nous cherchons comment deux hommes estans également illuminez & enseignez de la grace de Dieu, comme ceux contre qui nous dispu-

l'un le presuppосent, l'un vient pourtant, & l'autre ne vient pas, l'un obeit à l'inuitation de la grace, & l'autre la rejette. Car si cela prouient de la grace de Dieu, ils n'en sont pastouchez également: Dieu agira ainsi plus efficacement en l'un qu'en l'autre. Et ce sera luy qui aura ployé nostre volonté, cela ne sera pas venu de cette liberté qu'on pretend luy estre naturelle. Si cela vient de la liberté de la volonté; en cette comparaison ce ne sera pas vn effet de la grace de Dieu; car cette operation qu'on presuppose auoir esté esgale en l'autre n'a pas produit semblable effet. Or est-ce en l'obeissance à l'inuitation de la grace que consiste la foy: & partant en nous comparant avec autrui nous aurons ainsi la foy de nous-mêmes. Ce donc que nous auons de nous-mêmes sera-t'il appellé vn don de Dieu? Ce qui vient de la liberté de nostre volonté, sera-t'il nommé vn effet de l'efficace de son operation? Ce qui procede purement & absolument de nostre franc-arbitre, sera-t'il nommé vn don prouenant de l'excellence de la puissance de la force de Dieu même? Et au reste que deuiendra cette interrogation de l'Apostre, *Qui est-ce qui met difference entre toy & un autre?* Et cette autre, *qu'as-tu que tu n'ayes receu?* Et si tu l'as receu pourquoy t'en glorifies-tu? Car certes si c'est la liberté de ma volonté, & non la grace de Dieu qui

met difference entre vn autre & moy, nul ne peut nier que je n'aye sujet de me glorifier en elle.

Encore est-il singulierement à noter, que quand l'Apostre dit aux Philippiens, qu'il leur a esté donné gratuitement de croire en Christ, c'est en faisant comparaison d'eux avec ceux qui rejettent la grace de l'Evangile. *Conuersez*, dit-il, *dignement*, *comme il est seant à l'Evangile de Christ: afin que soit que ie vienne & que ie vous voye, soit que ie sois absent, s'entende quant à vostre estat que vous persistez en un mesme esprit, combattans ensemble tous d'un courage par la foy de l'Evangile, & n'estans en rien esbranlez par les aduersaires. Ce qui leur est une demonstration de perdition, mais à vous de salut, & cela de par Dieu. D'autant qu'il vous a esté gratuitement donne pour Christ non seulement de croire en luy, mais aussi de souffrir pour luy. Qui ne voit là l'opposition toute manifeste? Qui ne voit qu'en cette opposition la difference est en la foy? Et qui ne voit finalement qu'en cette opposition encore c'est à Dieu qu'est attribuée cette difference? Et de vray, mes Freres, ces paroles de Dieu mesme sont trop emphatiques pour estre eludées. *Je leur osteray leur cœur de pierre, & leur en donneray un de chair. Jerem, 31. 33. Et derechef, ie mettray mes loix en leur entendement, & les escriray en leur cœur. Ezech. 36. 26. 27.* Car elles emportent*

manifestement vne telle mutation en toutes nos facultez, que leurs dispositions, & leurs preparacions, & leurs actions & operations encore sont attribuées à Dieu : voire aussi purement & singulierement, sans en rien partager avec nous, que s'il nous auoit fendu la poitrine, arraché de sa main propre le rocher que naturellement nous y portons, remis en sa place vn cœur doué de nouvelles facultez, & de la puissance de son doigt escript & engraué là dedans que Christ est nostre Sauueur, & qu'il a fait en sa Croix l'expiation de nos offences. Encore y ajoute Ezechiel : *Je mettray mon Esprit au dedans de vous, & feray que vous cheminerez en mes statuts, & que vous garderez mes ordonnances, & les ferez.* Afin que nul ne pense que l'euénement depende de nostre option & de nostre puissance. Mais ce n'est pas tout. L'Ecriture dit que c'est Dieu qui nous *conuertit*, *Jerem. 31. 18.* Or celuy qui conuertit donne sans doute le mouuement, & celui-là n'a point encore senti le mouuement, qui est en indifférence. Elle dit que c'est luy qui nous *illumine*, *Ephes. 1. 18.* Or celuy dont la volonté consulte si elle aimera Christ, ou si elle ne l'aimera pas, si elle suiura son Euangile, ou si elle se tournera de l'autre costé, n'est pas illuminé, il est encore en tenebres. Car celui-là est en tenebres qui ne l'aime pas, & celuy qui delibere s'il l'aimera, n'aime point enco-

re. Elle dit que c'est luy qui nous *tire*, *Jeann* 6.44. Certes si celuy qui tire ne ment, ou il faut que la chose soit immobile en elle mesme, ou si elle se peut remuer, que celuy qui tire n'y applique pas vne force proportionnée à l'effet qu'il a desiré. Or est bien la volonté de l'homme entierement incapable de se mouuoir d'elle-mesme au bien : mais à la puissance de Dieu il n'y a rien impossible. Si donc Dieu tire, & s'il a intention de mouuoir, quelque resistance que puisse faire la volonté, si faut il qu'elle cede. Et si on dit qu'il tire à la verité, mais que c'est à ce qu'on suit volontairement : on dit vray. Mais aussi en cela consiste la force de cette attraction, qu'elle fait que ce que nous ne voulions pas, nous le voulons. Car ne sont-ce pas les facultez d'entendre & de vouloir que Dieu attire? Si donc il attire afin de mouuoir, il agit en intention de donner cette vehemente inclination qui met nos ames hors de l'indifference. Elle dit que c'est Dieu qui nous *ouvre le cœur*, *Act. 16. 14.* Or par la predication de l'Evangile Christ se presente pour entrer en nos cœurs. Si donc le cœur demeure fermé, il est rejezté pour le certain. Mais si Dieu mesmes met la main à l'ouurir, il ne se peut faire qu'il n'y entre. Et ne seruiroit de dire qu'il entre volontiers à la verité, mais que c'est où on le reçoit. Car auoir le cœur ouvert, & le recevoir quand il s'offre est vne

mesme chose. Elle dit q^{ue} c'est luy qui nous *trāsporte des tenebres au Royaume de lumiere, &* qui nous *regenere ou engendre tout de nouveau, Coloss. 1. 13. Jean. 3. 5.* Celui-là donc est-il transporté qui demeure en suspens s'il sortira de la captiuité de peché ; ou non : ou né derechef , qui est encore en l'entre-deux de l'estre , ou du non estre ? L'Apostre dit , que la predication de l'Euangile *emmene nos pensées prisonnières sous l'obeyssance de Christ, 2. Cor. 10, 5.* Est-ce donc là laisser nostre volonté en indifference ? Le vainqueur qui veut triompher de celuy qu'il a surmonté, remet-il à son choix de suiure ou de ne suiure pas le char de son triomphe ? Il appelle nostre vocation à Christ vne nouuelle *creation, Ephes. 2. 10.* Quand donc Dieu crée quelque chose se contente-t'il de la produire en tel estat qu'il depende d'elle d'estre, ou de n'estre pas ; Ou si absolument il luy donne la jouïssance de l'estre ? Il la nôme encore *vne resurrexion d'entre les morts, Ephes. 2. 5. 6.* Quand donc Dieu ressuscite quelcun, se contente-t'il de le mettre en vn estat indifferent entre la vie & la mort , ou s'il luy inspire la vie tout de nouueau , & l'en met reellement en jouïssance ? Il dit que nous croyons selon *l'excellente grandeur de la puissance de Dieu en nostre endroit, voire selon l'efficace de la puissance de sa force, Ephes.* En conscience, s'il n'estoit question que de l'indifference de la volonté, &

de nous suspendre ainsi entre croire , & ne croire pas , seroit-il besoin qu'il desployast vne si insignepuissance ? Et où il desploye vne puissance si insigne , se peut-il faire que le mouuement de la conuersion, que l'action du croire, que la determination de la volonté ne s'en ensuiue ? Encore dit l'Apostre que c'est la mesme puissance qui a resuscité Iesus-Christ des morts , pour monstrier que comme c'est la resurrection du Seigneur qui viuifie le nouuel homme en nous , Dieu a desployé pour nous ressusciter en nouveauté de vie, la puissance de sa vertu avec vne pareille efficace , qu'il l'auoit desployée pour ramener Christ du sepulcre. Or n'a-t'il pas laissé son Fils en vn estat douteux entre la vie & la mort ; & partant il ne nous laisse non plus en l'indifference du croire, ou du non croire.

Quant à ce qu'on a accoustumé d'excepter, que ce seroit inutilement qu'on vseroit d'exhortations enuers ceux qui sont morts, commel'Euangile en vse enuers les pecheurs pour les conuertir, & que par consequent cette similitude ne doit pas estre pressée, cela ne diminuë rien de la force de nos argumens. Car nous ne mettons pas la similitude en ce que les vns & les autres soient esgalement priuez de la faculté d'ouïr les exhortations. En l'esprit de qui pourroit tomber vne telle frenesie ? Nous la mettons en ce qu'en cette

inég.

inegalité de faculté d'ouïr les exhortations ; l'impuissance d'y obeyr est entierement esgale. Pource que la mort corporelle n'est pas plus capable d'empescher vn miserable cadavre de se releuer du tombeau, que la mort spirituelle qui consiste au peché, est capable d'empescher le pecheur de se conuertir aux exhortations que la Parole de Dieu luy adresse. Mais si d'un costé vn corps mort n'est point à condamner s'il ne se releue pas quand on le luy crie, dautant qu'il n'a ny entendement pour comprendre ce que veulent dire ces exhortations, ny mesmes sens pour les ouïr, vn homme mort en son peché ne laisse pas d'aggrauer sa condamnation, s'il n'obeyt à la voix qui l'appelle à la vie. Pource qu'ayant & oreilles pour ouïr, & entendement pour entendre, il n'y a que la seule malice qui l'empesche d'obtemperer, si profonde & si inueterée à la verité, quelle luy rend la chose impossible ; mais plus grande est cette impossibilité qui vient de la malice de son cœur, plus est-il meschant, & par consequent plus condamnable deuant Dieu & deuant les hommes. D'autre costé, quand il plaist à Dieu monstrier sa vertu en la resurrection d'un mort, il n'est pas plus indubitable qu'il se releuera, & que la gloire de sa resurrection sera toute deuë à la puissance diuine, qu'il est certain que ceux-là se conuertiront que Dieu appelle selon son propos

T

arresté, & que la gloire de leur conuersion sera deuë toute entiere à l'efficace de sa grace.

Et certes, de quelque façon que Dieu agisse en ses esleus pour les amener à croire, & à aimer l'Euangile, soit que de la vertu incomprehensible de son Esprit il determine, comme on parle, immédiatement la volonté; soit, ce qui conuient mieux à la nature de l'homme, qu'il le fasse par l'entremise de l'entendement & par la puissance de son illuminatiō, l'Ecriture nous apprend que jamais il n'illumine de cette façon que quant & quant la volonté ne se flechisse, iamaïs il ne nous enseigne de cette sorte dont Christ fait icy mention, que l'euenement ne s'en ensuiue. D'où il appert que quant à l'euenement, il est necessaire, & que quant à la puissance qui le produit, elle est entierement insurmontable. Cen'est pas, mes Freres, que la peruersité de la volonté de l'homme n'y resiste. Si nous ne resistions, nous ne serions pas, comme nous sommes, naturellement peruers. Mais c'est qu'il n'y a nulle resistance que la grace de Dieu ne surmonte. Et l'Apostre le nous enseigne assez clairement quand il dit que si les *Iuifs eussent connu le Seigneur de gloire, ils ne l'eussent pas crucifié.* Car cela seroit-il veritable si l'efficace de cette connoissance eust pû estre vaincuë par la peruersité de leurs volonteiz? Et quand il

se contente encore de demander à Dieu pour les Ephesiens qu'il leur *donne les yeux de leurs entendemens illuminez par la vertu de l'Esprit.* Ephes. 1. 19. Car seroit-ce pas vn vœu fort imparfait, si nonobstât cette puissante illumination de l'entendement, la volonté pouuoit prendre vn parti contraire à l'Euangile? Et nostre Seigneur icy quand il dit: *Quiconque a ouy & a appris du Pere vient à moy.* Car comment cela seroit-il vray, s'il se pouuoit trouver quelcun qui nonobstant cet endoctrinement, c'est à dire, cette reuelation faite en l'entendement, ne creust pas; puis que comme nous auons veu, ouyr & apprendre est estre illuminé, venir à Christ, c'est croire?

Mais enfin, mes Freres, car il est temps de finir; pour decider cette question, qu'un chacun consulte icy les mouuemens de sa conscience. Si quelcun veut tirer vne solide consolation de la connoissance de nostre Redempteur, s'imaginera-t'il qu'il depende de la liberté de sa volonté, ou de croire, ou de perseverer à croire? Si cela est, que pouuons-nous attendre de nous-mesmes? Qu'y a-t'il en nous que corruption pour nous empescher de connoistre & d'aimer le Seigneur Iesus? qu'inconstance & legereté pour nous empescher de demeurer fermes en la foy, quand Dieu la nous auroit donnée? & par consequent que matiere de desespoir de paruenir au but auquel on ne parvient point,

que par vne inuincible perseuerance ? Si quelcun veut monstrier qu'il a profité en l'escole d'humilité, pensera-t'il que ce qu'il n'est pas semblable à tant de gens qui n'ont pas creu, cela vient de la liberté de sa volonté, & partant que ce n'est pas Dieu qui a mis cette difference entre luy & les autres ? Certes si l'illumination de l'entendement est commune à tous, & que l'usage de la grace de l'illumination depende de nous, nous n'auons de Dieu sinon ce qui est commun, ce qui est particulier est de nous-mesmes. Cependant c'est de ce qui est particulier que depend le salut. Car nous ne serons pas sauuez pource que nous auons pû croire en l'Euangile si nous auons voulu, mais pource que nous aurons creu, au lieu que les autres auront reietté l'Euangile. Et partant n'y ayant que deux choses necessaires pour estre sauuez : l'une, que le Fils de Dieu nous ait rachetez par sa mort : l'autre, que nous le receuions par foy quand on le nous presente ; nous aurons bien la redemption en la mort de Christ de la grace de Dieu, mais pour l'autre sans laquelle il n'y a rien fait, nous nous en donnerons la louange. Est-celà, mes Freres, selon l'exhortation de l'Ecriture, se glorifier au seul Seigneur ? Est-ce là luy donner toute la reconnoissance qu'il faut, pour nostre redemption eternelle ? Certes celuy qui ne veut

pas estre ingrat enuers Dieu, ne se contentera
 iamaïs de le remercier de cela seulement dõt
 il a fait les autres participans, & qui ne leur
 a de rien ferui, pour s'attribuer à soy-mes-
 me la gloire de ce qui seul luy a pû rendre la
 grace de la redemption profitable. Si quel-
 cun veut prier, se contentera-t'il de deman-
 der à Dieu que mette en indifference sa vo-
 lonté, que le tienne balancé entre son amour
 & sa haine, entre les cieux & les enfers,
 entre la gloire de l'immortalité, & la mort
 & la condamnation des siècles? Ainsi n'ad-
 uienne, mes Freres, que nous fassions ja-
 mais de telles prieres. Que nous nous mon-
 strions ou si froids enuers nostre Seigneur
 Iesus, ou si indifferens enuers son Euangile,
 ou si peu soigneux de nostre propre salut.
 Quand nous ployerons les genoux deuant
 Dieu pour le requerir des choses qui sont de
 nostre salut, demandons-luy qu'il illumine
 tellement nos entendemens qu'il n'y deme-
 re tenebres quelconques. Qu'il touche si
 puissamment nos volonteés qu'elles ne fas-
 sent point de resistance. Qu'il fléchisse si
 efficacement nos affections, qu'elles
 suivent sans contredit son mouuement.
 Qu'il amollisse si bien nos cœurs qu'ils ne
 puissent repousser son doigt, qu'il n'y en-
 graue ses ordonnances jusques au fonds.
 Qu'il establis de telle sorte son empire sur
 toutes nos pensées, qu'elles ne respirent, ne

T ;

puissent jamais respirer autre chose que son service. Qu'il desploye en somme vne telle vertu en nous & sur nous, que non seulement il nous touche, non seulement il nous esmeue, non seulement il nous tire, mais qu'il nous rauisse entierement à nous-mesmes. Qu'il fende, s'il est besoin, nos poitrines, & saisissant nos cœurs de sa douce, mais inuincible main, qu'il nous fasse oïr cette voix, tu es à moy, je t'ay vaincu, jamais tu ne seruiras à aucun autre. Que si cela ne se peut faire sans perdre nostre liberté, perdons la gayement. C'est cette pretendue liberté qui nous fait esclaves de peché. Vaudroit-il pas mieux sans comparaison en estre deliurez pour estre faits serfs de Dieu & de justice? Certes ceux qui le seruent, & qui le seruent de cœur & d'affection, voire qui le seruent en telle façon qu'ils ne peuuent qu'ils ne le seruent, ceux-là non seulement sont libres, mais ils regnent. Serions-nous donc si affolez de cette vaine liberté que nous ne voulussions pas estre mis en la condition en laquelle sôt les Anges? Que nous dédaignassions d'estre conjoints aussi indissolublement avec Christ, comme les esprits bien-heureux qui sont recueillis là haut? Que nous nous plaignissions qu'on nous mist en l'estat auquel nostre Seigneur estoit quand il cheminoit en la terre? Qui non seulement n'a point peché, mais n'a pû pecher; qui pour

cela ne s'est point plaint d'estre priué de sa liberté, a pensé qu'en cela consistoit, apres cette admirable vnion avec la diuinité, tout l'ornement & toute l'excellence de sa nature humaine.

Mais quoy, mes Freres; ne craignons pas que cette inuincible vertu de la grace de Dieu en nous, nous rauisse nostre vraye liberté. Elle nous dompte, elle nous captiue, elle se rend maistresse de nous absolument, elle plante son enseigne en nos cœurs, elle triomphe de nous & de toute la puissance que le peché auoit en nos ames. Mais pourtant l'action par laquelle elle fait toutes ces choses, est si douce, si agreable, remplit nos esprits de tant de joye & de consolation, engendre en nos volontez des mouuemens si vehemens & si ardens vers nostre salut & son auteur, & nous remplit au reste d'une telle connoissance de l'excellence de la chose que nous embrassons, qu'il est impossible qu'elle ne nous desrobe à nous-mesmes. Ce ne sont pas charmes : car les charmes fascinent les yeux, & la grace de l'Euangile les nous ouure. Ce n'est pas contrainte ny violence qui nous entraine malgré que nous en ayons : car toute contrainte est importune à l'esprit humain, & ce que nous croyons en Christ, que nous venons à luy, que nous nous y collons, est conjoint avec une incroyable allegresse, une joye inenarrable. C'est neant,

moins quelque chose de plus puissant que les contraintes les plus violentes ; quelque chose de plus doux que les charmes les plus attrayans, quelque chose en somme qui tient tout à fait de la maniere en laquelle Dieu se communiquera à nous dans les Cieux, & retiendra nos yeux en l'admiration , & nos affections en l'amour eternel de ses vertus esmerueillables. C'est que comme on dit que les Cieux ne peuvent recevoir de changement , pource que la forme dont ils sont doüez est si excellente & si parfaite , qu'elle remplit, comme on parle, toute l'audité de la matiere , & ne permet pas qu'elle soit mesmes tentée de l'appetit d'aucunes autres formes, de façon qu'ils demeurent incorruptibles : Ainsi quand Dieu sera tout en tous, il remplira tellement de soy-mesme toutes les puissances de nos esprits , qu'il sera impossible qu'il y naisse aucun desir d'autre chose quelconque. Il est vray que tandis que nous sommes icy bas, nous ne le voyons, nous n'en jouïssons qu'en partie, & ne luy sommes pas, il s'en faut beaucoup , entiere-ment rendus semblables; nous ne le serôs qu' quand nous le verrons comme il est. Mais si est-ce pourtant qu'il nous a donné tel goust de foy , qu'en sa comparaison toutes les choses du monde nous deuiennent fades: & comme s'il auoit, entr'ouuert les Cieux pour nous faire voir quelques rayons de la

gloire qu'il nous y a preparée , il en a tellement raviné nos cœurs d'amour , de désir , & d'esperance , que quand la terre pour nous en divertir viendrait à nous descouvrir tous ses tresors , & toutes les richesses de ses mines , si nous sommes veritablement Chrétiens , nous n'en serions pas esmeus ; quand la mer ameneroit toutes les vagues sur nous , elle ne les sçauroit pourtant esteindre. Que s'il reste encore des tenebres en nos entendemens , & de la peruersité en nostre volonté , comme il n'y en reste que trop pendant que nous sommes en ce corps , cela n'empêchera pas pourtant que le *fondement de Dieu ne demeure ferme*. Comme le propos arresté selon lequel il nous a appellez n'est fondé que sur sa seule volonté , & la misericorde de laquelle il nous a preuenus dès les temps eternels , aussi les dons & la vocation qui en dependent sont-ils non effracieux seulement , pour conuertir nos cœurs quelque resistance qu'y fasse la chair , mais encore sans repentance , pour ne laisser iamais la place aux restes de peché , mais le combattre continuellement , & gagner pied à pied dans son fort , jusques à ce qu'enfin l'Esprit en emporte pleine victoire. Car si l'Apostre S. Paul a dit cela autresfois de l'election du peuple des Iuifs , que *les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance* , pour la constance de l'amour qu'il porte à cette nation , quel-

que endurcissement qui luy soit arriué ; que devons-nous dire de l'amour qu'il a porté à chacun de ceux qu'il a donnez à son Fils en éternelle predestination, & en qui il a infus la grace de son Esprit comme vn arre irrevocable de leur glorification future ? S'il l'a dit de cette election externe du peuple des Juifs, qui estoit vne figure de l'election éternelle de ses enfans, que ne dirons-nous point de la chose mesme que la figure a représentée ? S'il l'a dit de cette nation à qui il avoit baillé sa loy en depost, & commis à ses mains la garde de ses oracles, que ne dirons-nous point de ceux dans les entendemens desquels il a reellement engraué ses loix, selon les promesses qu'il en avoit données par ses Prophetes ? S'il l'a dit finalement de ce peuple qui a attaché le Redempteur du monde en la croix, & à qui nonobstant, il veut faire misericorde quelque iour, que ne dirons-nous point de ceux sans lesquels le genre humain n'eust iamais veu ce Redempteur, & sans lesquels par consequent Dieu n'eust jamais fait paroistre au monde vne estincelle de sa misericorde ? Seigneur Iesus, paracheue ton œuvre en nous : fai sentir à toute ton Eglise ta protection : à tous tes serviteurs ton Esprit de verité & de charité : à tous ceux que ton Peret'a donnez la verité de tes promesses, en les rendant victorieux du monde & de la mort, & de celui encore qui

à son regne en la mort & au monde. Et à toy
comme au Pere, & au Saint Esprit, vn seul
Dieu benit eternellement, soit gloire &
louïange, force & empire aux siècles des
siècles. Amen.



SERMON

Sur ces mots du Chap. 2. de l'E-
pistre aux Philippiens, v. 13.

*C'est Dieu qui produit en vous avec effi-
cace, & le vouloir, & le parfaire,
selon son bon plaisir.*



RERES BIEN-AIMEZ
EN NOSTRE SEIGNEUR
IESVS.

S'il y a quelcun en cette
compagnie qui voyant cette
table dressée deuant ses yeux,
& se ressouuenant de la dispute que nous
auons avec ceux de l'Eglise Romaine tou-
chant la nature du Sacrement que nous y ce-
lebrons, s'estonne de ce que nous auons
choisi vn texte qui n'en parle pas, & qui ne